

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 36

Artikel: Onna corsa d'ecoula
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nion, ne voulant pas passer pour des intransigeantes, cédèrent aux instances de quelques suffragistes qui sollicitaient la faveur d'assister à la séance. Mais il fut bien entendu que celle-ci ne serait pas contradictoire.

D'abord, tout alla bien. Les arguments avancés dans leurs exposés par les initiatrices du mouvement, pour justifier leur refus du bulletin de vote et de l'honneur de siéger dans les conseils de la nation, ne soulevèrent que de rares et très innocentes protestations parties des rangs suffragistes. On pouvait croire l'assistance de sentiment presque unanime.

Mais quand il s'agit de discuter, ce fut une autre affaire. Ces dames parlaient toutes à la fois ; la présidente n'en put avoir raison, elle perdit toute autorité. D'un camp à l'autre on se lança des mots assez vifs à la tête. La dispute s'égara. On finit par parler de tout que de l'objet à l'ordre du jour. Ça risquait de tourner mal. A telle enseigne que la présidente dut prier les suffragistes de quitter la salle. Celles-ci obéirent à l'invite, sans bonne grâce, on le devine, et non sans quelques protestations.

Quand on put croire qu'il n'y avait plus dans l'assistance que des anti-suffragistes, l'une des membres du comité d'initiative s'écria :

« Eh bien, Mesdames, à présent que nous sommes entre nous, on peut bien le dire : La discussion à laquelle nous venons d'assister nous est un bel exemple de ce que deviendraient nos conseils législatifs et administratifs le jour où les femmes y seraient admises. »

Ce fut alors, à ces paroles, un bon éclat de rire... entre nous.

C'est égal, cette déclaration venant d'une bouche féminine donne à penser.

Un de nos amis, journaliste et facétieux à ses heures, nous parlant de cette réunion, contradictoire malgré elle, se demandait si, malicieusement, ses organisatrices n'avaient peut-être pas compté sur elle, plus encore que sur les arguments développés dans leurs discours, pour convaincre leurs auditrices.

Chi lo sa ?

Pourvu que, par réaction ou symétrie, le féminisme ne nous amène pas « l'hominisme » ou le « masculinisme », deux bien vilains mots. J. M.

IL Y A CENT ANS

(Extrait de la *Feuille d'avis de Lausanne* du 24 août 1819.)

Effets trouvés.

Le 2 août on a trouvé une vache sur la route de Rue à Lausanne ; ceux qui l'ont perdue peuvent s'adresser au Bureau d'avis.

Effets perdus.

Le 5 août, à la fête des vignerons à Vevey, une grande boucle de souliers en argent, à la mode fribourgeoise, ayant six façons de perles ; la rendre au Bureau d'avis, ou à Vevey à M. Tapernoux contre bonne récompense.

Perdu jeudi 19 août, depuis Lausanne à Crissier une boucle d'oreille en or, on fera voir la pareille. La rendre chez M. Barraud, à la Paillud, contre récompense. — L. Mn.

Il s'est perdu, depuis Montfleury au Petit-St-Jean, une bande garniture en mousseline brodée, appondue avec un entre-deux à jour. On prie de la rapporter au Petit-St-Jean n° 9 contre récompense. — L. Mn.

LE « ZIZÉ » ET LA « ZIZALLA »

Nous recevons la communication ci-dessous, dont nous remercions bien sincèrement l'auteur :

L e numéro du *Conteur vaudois* du 23 août renferme l'histoire amusante de deux personnages qui se disputent pendant un grand nombre d'années, sans réussir à se mettre d'accord, sur le point de savoir si l'oiseau

qu'ils ont vu un certain jour était un merle mâle ou un merle femelle.

Cette aventure en rappelle une autre — dont la première pourrait bien être dérivée, — se rapportant à une de ces plaisanteries que les habitants des communes de notre canton aiment à faire aux dépens de ceux d'une commune voisine.

Il s'agissait, pour les gens de la Forclaz, de se moquer des Ormonans. Pour cela, ils inventèrent la farce suivante, qui date de plus de cent ans, alors que le chemin d'Ormont-Dessus à Aigle passait par la rive gauche de la Grande-Eau.

Il faut expliquer d'abord que le patois du Pays-d'Enhaut possède un mot pour désigner un oiseau mâle et un autre pour caractériser un oiseau femelle ; ces mots sont *zizé*, pour l'oiseau mâle, et *zizalla*, pour l'oiseau femelle. C'est probablement le seul cas de ce genre dans le vocabulaire des nations civilisées.

Voilà donc ce qui arriva il y a plus d'un demi-siècle :

Deux Ormonans allaient au marché d'Aigle, en passant par la Forclaz. Dans un lieu ombragé, ils s'étaient arrêtés un moment pour se reposer, lorsqu'un oiseau vint se poser sur la branche d'un arbre voisin. L'un des Ormonans, regardant l'oiseau, dit à son compagnon :

— Voilà, voilà un *zizé*.

L'autre répond :

— Ce n'est pas un *zizé*, c'est une *zizalla*.

Alors, la contradiction s'accentua ; on passe à la dispute, puis aux coups de poing.

Dix ans plus tard, les mêmes individus, suivant le chemin d'Aigle à Ormont-Dessus, un jour de marché, s'arrêtèrent par hasard à l'endroit où ils s'étaient disputés dix ans auparavant. L'un vint à dire :

— Te rappelles-tu, Jean, c'est ici que nous avons vu un *zizé* ?

Jean répond :

— Ce n'était pas un *zizé*, c'était une *zizalla*. Alors la chicane recommence et finit, comme la première fois, par des coups.

Voilà ce que disaient, et disent peut-être encore les gens de la Forclaz, ce qu'il serait intéressant de vérifier. Il faudrait même arriver à refaire le dialogue des acteurs dans leur langage local, qui ne doit pas manquer de morignant.

X***

Triste sire. — Une société dramatique d'amateurs devait jouer une pièce dans laquelle était un rôle plus décoratif qu'important. Le personnage en question, très richement vêtu, n'avait qu'à entrer en scène et à dire : « Je suis le roi Nabuchodonosor. »

Le jeune homme qui devait jouer ce rôle tomba malade au dernier moment et dut être remplacé au pied levé.

Hélas, en face de la rampe, l'artiste improvisé fut saisi par un trac invincible. Il s'avanga, hésitant, puis bégaya : « Je... je... suis... je suis le roi Na... Nabo... Nabokabodocu. »

Il fallut baisser le rideau, la salle devenait houleuse.

ME.

LOCUTIONS SAVOUREUSES

NEUCHATELOISES

Définition : « Le travail est le père des vertus et la paresse la mère des pertus » (des trous aux habits).

* * *

A l'hôpital, le pasteur à un particulié de la montagne qui s'inquiétait au sujet de sa maladie qui le retenait à Neuchâtel : — « Voyez, mon brave ami, il faut porter les regards plus hauts, pensez aux choses d'En Haut ». — « C'est bien ce que je fais, monsieur le ministre, je ne fais que ça, je pense tout le temps à ma pauvre femme, là-haut, à X., qui est toute seule pour sortir le fumier. »

Le pasteur à une veuve le lendemain de la mort de son mari : — « Comment êtes-vous, madame ? » — « Eh bien, on se repose, on est tranquille. » — « Vous avez pourtant l'ennui ? » — « Je crois que vous vous moquez de moi. C'était un chic type, le mort, aussi, on y a fait un rude beau dîner. »

* * *

Avant 1848, les pasteurs neuchâtelois touchaient une partie de leur traitement en nature. L'un de ces ministres à son paroissien avare : — « Vous me râchez là mon émine (mesure de blé), je ne vous râcèle pas mes sermons, moi, »

* * *

A propos d'un long nez :

« Ton nez devient si long qu'on pourra bien tôt battre sa faux à l'ombre. »

* * *

A propos d'un vieux grand-père qui fabrique de petits objets en bois :

« Qu'est-ce qu'il fait le vieux ? — « Il fait des pétouilleries. »

* * *

A propos d'Absalom :

« Il avait un charmant fils, le roi David, un beau corps d'homme ; mais il a marché contre le papa ! »

* * *

Prénoms dans une même famille (authentique) :

« Févence-Célestin, Ludolph-Kellamin, Agnor-Corradin, Lactance-Célanis, Flavine-Aurélie, Aldine-Almasie. »

* * *

Un père de famille de S. :

« Gélénor va appeler ton frère Nestor, pour qu'il garde le petit Alcindor. »

* * *

« Les pruneaux et les pommes, je les aime debout (avant la digestion) ; autrement, ça me va plus, ça s'emboque dans l'estomac. »

* * *

« C'est le bon Dieu qui m'a vaccinée » (j'ai la petite vérole). G. W.

Union helvétique, Chaux-de-Fonds.

ONNA CORSA D'ECOULA

Stasse s'è passâïe lâï a dza grand teimps. I vo dio tot parâï.

L o règent d'on veladzo pri dé Trousses-cotlons avai fan, po féré pliesi à elliao valottets, d'organisa onna corsa. Po se protiun de l'ardzeint l'avai de à elliao bouibos, lo sa que fallai que l'allont ramassa dai cancoires, fait crér qu'ein ont ramassâ gros, po cein q l'ont zu dé quié féré ellia corsa, que dévessai féré ein bateau et ao tzaté dé Tzellion.

L'ai yant mardieu zu rido dé pliesi, mâ lé rétor que s'ein est passâ onna galèza. Noutro règent qu'ein on bocon vergalant, quemin o dit, et que n'e jamâesse benirao que quand l'quanchié cotillons dè coutè li, trova su ci bateau onna galèza pernetta et sé beta à lai ra conta d'ai zhistroies dein on carro dao bateau io l'avai menâïe. On par d'elliao bouibos, d'ellé pliie grands, l'avont dzo vu ci commerce et s'ein amusâvont rido. Adi ète que noutron règent étaï tant bin otiupa apri ellia damuzalle que n'a pas vu l'eindrai io tota la tropa dévessai décheindre et que n'e quié dou débarcadòr pliie llién que sein é appéciu. Elliao vermenâs bouibos s'étont bin gardâ dé lai rein deré et l'ein rizont quemin dai fous.

Ma fai noutron pourro coo n'ein menâv pas lardzo, ca l'avai bin quanquî kilomètres à féré à pô po rareva dein se neindrai. Quand lé tzai qu'avont étaï queri tota la beinda ao débarcadòr sont rareva ao veladzo, totés lé dzeins éton quie po lé vére arreva et l'étant tot ébayas de ne pas véré lo règent avoué leu.

Quand on démdanda à elliao bouibos lo por quié, elliao vermenâs se betiront à brama-

« Nous avons semé le régent. Il est resté sur le bateau avec une dame à grand chapeau. Y reviendra bien, qu'on vous dit. Mais ce sera *pedibus jambis*. » Vo podé vo zémagina quién rafut cein fe pé lo veladzo et queumeint lé crouié linge sein bailliront. On iadzo arrevé ao veladzo, lo pourro régent tot étaiza, quarai bin mi fê d' s'allâ reduiré (l'avai petitré pouâtre de sa fenna), s'einfata ao cabaret, io l'ein a où quau-quiés balles.

Et le tie que sa fenna vegne lo racrotzi. Ne pô pas vo deré cein que sé passa, mâmé mouradz que le zesplicachons l'ont étâ au boquetet frêzes.

J. A ST-JEAN.

PLUS DE VOLEURS!

On vole beaucoup, un peu partout, depuis quelque temps. Sans doute, la vie est chère. Mais ce n'est pas une excuse.

En dépit de leur flair professionnel et de leurs efforts, les policiers ne parviennent pas toujours à découvrir les voleurs, qui luttent de finesse et de ruse avec eux.

Voici un moyen de ne pas manquer son homme, qu'indiquait, il y a quelques mois, le *Progrès*, de Château-d'Ex. Nous le donnons sans garantie, mais il est si facile à essayer. Nous souhaitons toutefois que vous n'en ayez pas besoin.

Quand vous verrez qu'on vous aura volé quelque chose, vous aurez soin en coupant le pain pour votre souper de garder les neuf premiers morceaux de pain que vous aurez coupés et vous les mettrez dans votre poche, et après souper vous prendrez neuf fèves des plus grosses et des plus noires que vous trouverez; vous irez ensuite entre les 11 et 12 heures de la nuit dans une croisée de chemin, et, lorsque vous y serez arrivé, vous ferez la conjuration suivante: « Je te conjure, second ou troisième esprit de Lucifer, Belzébù et tous les princes des royaumes infernaux et par toutes les puissances de l'enfer et particulièrement tant supérieures que tu auras gens à aller tourmenter, batte et traîner celui ou celle qui m'a volé et qu'il ne puisse vivre ni durer, ni à femme, ni à fille, ni à homme, ni à garçon parler jusqu'à ce qu'il soit venu chez moi me rapporter ce qu'il m'a volé. Je t'en conjure, second ou troisième esprit de Lucifer, par toutes les puissances infernales et par le pouvoir que je te donne de le tourmenter, battre et traîner jusqu'à ce que tu l'aies conduit chez moi. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen. »

Vous la direz par trois fois. Vous prendrez un morceau de pain que vous jetterez en arrière par dessus votre épaule gauche en disant: « Voilà pour toi, troisième esprit de Lucifer. Vous traverserez la croisée et vous prendrez une fève que vous jetterez par dessus votre épaule droite en disant: Voilà pour toi — et ensuite vous vous en allez votre chemin en jetant vos morceaux de pain et vos fèves en l'ordre susdit, mais il faut bien prendre garde de ne pas vous en retourner chez vous par le même chemin où vous êtes allé à la croisée.

4 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

DU JORAT AU ST-THÉODULE

PAR

O. BADEL

Cette vallée de la Viège est encore curieuse à un autre titre. Figurez-vous que, grâce à des querelles séculaires entre les communes du pays, la partie inférieure, de Viège à St-Nicolas, n'a aucune route. Au rebours du bon sens, celle-ci se trouve dans la partie supérieure, soit de St-Nicolas à Zermatt. C'est assez cocasse, en effet. Pour monopoliser tout le trafic entre leurs mains, nos braves montagnards du bas, bêtement conseillés, se sont tou-

jours opposés à l'établissement d'une bonne voie de communication. Avant le chemin de fer, le voyageur devait faire ce trajet, de vingt kilomètres environ, à pied ou à mulet. C'était très pénible, il est vrai, mais quelle soif et quelle poussière sur ce sentier, quand il avait encore le soleil du Valais sur la nuque.

Arrivé à St-Nicolas, harassé et fourbu, si le malheureux éprouvait le besoin de se restaurer, il était écorché tout vif par les gogotiers de l'endroit. Aujourd'hui, le chemin de fer est venu mettre ordre à tout cela.

Nous voici à Stalden, à la bifurcation des deux vallées. Il paraît que les paroissiens de l'endroit trouvent le chemin de l'église moins long que ceux du Jorat, car elle est perchée, solitaire, à une très grande hauteur, sur des flancs de la vallée. Chez nous, on ne va à l'église que lorsqu'elle est à la porte, et encore..., à Stalden, il semble qu'on l'a éloignée, le plus possible, pour que la distance soit une œuvre méritoire.

Le train suant, soufflant et crachant, nous entraîne sur la droite, dans la direction des sommets resplendissants de neige et de glace du Breithorn, que nous apercevons tout au fond du paysage.

Cette vision superbe fait palpiter nos coeurs, car notre projet est aussi de « faire » cette cime, depuis le St-Théodule, si nos jarrets et le temps nous le permettent. Mais sop altitude de 4176 mètres, — 5 mètres de plus que la Jungfrau — ne nous dit rien qui vaille, surtout en notre qualité de débutants dans la haute montagne.

Notre charpentier, dont la tête ne tourne jamais quand il est sur les toits, sauf un brin dans les jours de levure, craint déjà d'avoir la « grulette ! »

En bons Vaudois, toujours prudents, qui ne se prononcent jamais à la légère : « Il faut attendre de voir ! Allons tout à la douce ! »

St-Nicolas apparaît bientôt avec son clocher en bulle d'oignon. C'est un séjour paisible pour les personnes en quête d'une villégiature moins cosmopolite que Zermatt.

Le Weisshorn commence à montrer sa cime éblouissante, pyramide superbe qui perce le ciel. Au-dessus et suspendus sur nos têtes, dés glaciers avec des amoncellements de séracs se détachent comme des crêneaux dans l'azur du ciel.

La végétation n'est plus celle de Viège : partout des mélèzes ou des touffes de rhododendrons. C'est la limite des forêts, celle où commence la région des petites fleurs alpines, puis après... plus rien.

Voici Randa et Täsch. L'air devient plus vif et la vallée plus encaissée. D'éblouissantes cimes jaillissent de toute part : c'est une couronne majestueuse qui apparaît, il ne manque plus que le sceptre — le Cervin — pour que la royauté de Zermatt soit complète.

Tout le monde est aux fenêtres, car l'œil présente une surprise. Partout ce sont des glaciers qui descendent le long des pentes de la vallée.

Tout d'un coup, sur la droite, surgit, invraisemblable de forme et de hauteur, l'énorme Cervin. C'est une vision extraordinaire qui vous fait frissonner, un obélisque triangulaire taillé par des Titans, placé sur un merveilleux piédestal de glace.

On ne peut se lasser d'admirer ce colosse qui fascine le regard. Cette apparition inoubliable vaut à elle seule tout le voyage. Nous comprenons, devant ce tableau, pourquoi la renommée de Zermatt est si grande et quelle est la force qui y attire, chaque été, des milliers de touristes.

Nous entrons en gare de Zermatt. Les quais sont remplis d'une nuée de portiers d'hôtels et de guides qui dévisagent les voyageurs et auscultent leurs mollets d'un air connaisseur.

A la hâte, nous nous précipitons au Buffet de la gare, car, après sept heures de chemin de fer, ajoutées à une nuit blanche, nous commençons à éprouver le besoin de satisfaire nos estomacs tout en prenant un peu de repos.

Grâce à une aimable recommandation de MM. Seiler frères, propriétaires du Buffet et de nombreux hôtels de la contrée, une charmante réception nous attend.

On dit que les hôtels de montagne sont coûteux et que durant la saison les bourses modestes y sont saignées à blanc et accueillies avec fraîcheur.

Tout au contraire, nous sommes les objets de mille petites attentions de la part d'une charmante hôtesse. Nous avons le plaisir de trouver à Zermatt cette bonne vieille hospitalité qui fait encore honneur à notre pays, quoiqu'en disent ses détracteurs, même certains de ses enfants qui utilisent, à l'oc-

casion, leurs talents pour faire passer nos concitoyens pour de vulgaires marchands de soupe et notre patrie pour un caravanserail, en réservant, par contre, leur sympathie pour des Slaves aussi encombrants que dangereux.

Chacun peut se payer un voyage à Zermatt ; il y a des hôtels pour tous les prix, même au plus fort de la saison, et le Buffet de la gare en est un. Servi à la bonne franquette, sans portier en uniforme de général de St-Domingue, sans larbin dédaigneux dans son frac à queue de morue, il sera soigné aux prix les plus doux. Le personnel se mettra en quatre pour lui fournir tous les renseignements qu'il désirera et lui être utile de mille façons.

Grâce à la sollicitude de MM. Seiler, un guide est là qui nous attend. C'est un superbe montagnard dûment patenté, aux épaules carrées, à la figure joviale et sympathique. « Il ne ferait pas bon recevoir un pétard de ce type », déclare le capitaine en extase devant les biceps du brave homme. « C'est dommage qu'il ne parle que de la main gauche », ajoute le charpentier.

En route pour les sommets !

A force de signes, de mimiques désespérées, le montagnard finit par nous faire comprendre que nous sommes une trop forte caravane pour lui seul, qu'il ne peut se rendre responsable que de trois hommes une fois encordés ; bref, il veut un deuxième guide pour l'accompagner.

Aïe... La situation se gâte. Après la saignée de Viège, la caisse serait-elle encore suffisamment robuste pour supporter une opération aussi désagréable qu'imprévue.

Pourtant nous reprenons courage, plâtre d'argent n'est point mortelle. Tout finit par s'arranger lorsque chacun eut avoué posséder, dans une poche mystérieuse, un fonds de réserve plus ou moins rondelet. C'était le moment, car on parlait rien moins que de signaler notre purée à Tuayre-Ville, de charger nos familles de tout vendre et de nous envoyer le produit par mandat télégraphique.

Un deuxième guide est donc réquisitionné et arrive à la hâte. Etait-il peut-être d'accord avec l'autre et les deux comparses se sont-ils payé notre tête ?

Celui-ci parle le français : nous sommes cette fois de Berne !

Ce n'est pas le premier venu, car il porte sur les joues les stigmates des glaciers, c'est-à-dire d'affreuses brûlures produites par la réverbération des rayons solaires.

Il a la figure pleine de « rebibes », déclare le charpentier, trouvant dans les termes techniques de son métier cette curieuse comparaison.

Avant de quitter Zermatt, il faut encore expédier des cartes illustrées. Dans chaque course, c'est la même histoire, cette semipérienne corvée vous gâte tout notre plaisir. Et surtout prenez garde de n'oublier personne — ce qui arrive quand même — si vous ne voulez pas vous aliéner une foule de sympathies et vous faire agoniser par vos amis.

(A suivre)

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph présente deux vedettes d'égale valeur, mais de genre absolument différent. Dans « Le triomphe de l'Amour » ou « Celle qui pleure » nous verrons une des gloires de l'art dramatique américain, miss Viola Diana, artiste qui fera passer le frisson parmi les spectateurs. Dans « Jackie, le garçon manqué », nous reverrons l'espionne et mutine miss Marguerite Fisher, l'inoubliable créatrice de « Miss Jackie, matelot ». A eux seuls ces deux films forment un ensemble de tout premier ordre. L'interprétation et la mise en scène sont remarquables et la photographie ne laisse rien à désirer. Outre ces deux films, le programme comporte d'autres vues inédites et du meilleur goût. La direction du Biograph s'est assuré le trio Wuilleumier qui exécute des adaptations musicales qui sont très appréciées. Ce trio joue en matinée et en soirée. Dimanche 7 courant, matinée permanente dès 2 h de l'après-midi.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS